

IV

DU PRINCE SIDDARTHA AU BOUDDHA GAUTAMA

Ainsi revint-il naître pour les hommes :
Sous la plus haute sphère, quatre Régents
sont assis,
Qui gouvernent notre monde; et sous Eux,
sont les régions,
Plus proches bien qu'encore très lointaines,
Où les plus saints esprits, défunts de notre
terre,
Attendent trois fois cent siècles,
Puis reviennent à la naissance.
Lors, sur le Seigneur, attendant dans le
ciel,
Tombèrent, pour notre bonheur,
Les cinq signes surs montrant qu'il allait
naître, Et les Dévas de dire, qui surent les
reconnaître :

"Bouddha revient sauver le Monde".

"Oui, dit-il, aujourd'hui,
Je vais aider le monde,
La dernière de tant de fois,
Car naissance et mort désormais sont détruites
Pour moi et pour tous ceux qui vivent selon
la Loi.
Je nais chez les Sâkyas,
Au pied des pics neigeux du Sud-Himalaya,

Où vit un peuple pieux, coiffé d'un juste
roi".

(La Lumière de l'Asie)

Cette dernière existence a donc débuté par une vie de prince. Né dans le clan des Sakyas, il eut pour père le puissant roi Suddhodana et pour mère la belle reine Maya. Il habitait dans la ville-capitale Kapilavastu, au pied de l'Himalaya. La légende dit qu'alors qu'elle le portait, la Reine vit en rêve "qu'une étoile du ciel, splendide, à six rayons et couleur de perle rosée, sur laquelle on voyait un éléphant armé de six défenses et blanc comme le lait de Kamadhok (vache sacrée), filait à travers l'espace et brillant sur elle, entrait dans son sein du côté droit".

Les sages consultés, prédirent une grande naissance : l'enfant sera un grand conquérant ou - gloire pour l'humanité - un Grand Instructeur Spirituel. Le Prince Siddharta naquit donc dans l'allégresse du peuple, mais dans l'inquiétude du Roi qui, naturellement eut tout donné pour que son fils régnât sur son pays. Dans ce souci il construisit pour le Prince, la plus charmante prison qui eût jamais existé, un superbe palais, entouré de verdure, de fleurs de toutes sortes, une suite de danseuses et chanteuses, toutes charmantes, pleines d'entrain et de vigueur et qui toutes l'adoraient. Une prison de jeunesse, de beauté, de plaisir, d'où la maladie, la vieillesse, la mort étaient bannies. Le Prince partageait cette vie de délices avec son adorable compagne Yasôdhara.

Or donc, cerclant cette plaisante prison
Où l'amour fut geôlier et les délices barreaux,
Hors de vue cependant - le Roi fit ériger
Un mur massif, percé d'une seule passe
Fermée de portes d'airain, qui, roulant
Pour se fermer, épuisent jusqu'à cent bras.
Le bruit que fait cette huis puissante en
s'ouvrant,

Résonne jusques au loin, à une mi-joyana.
Dedans cette porte une autre fit-il édifier
Et puis encore une autre - par ces trois
L'on doit passer, pour quitter ce lieu de
plaisir.

Trois formidables portails, loqués et bien
barrés,
Coiffés de trois bonnes gardes;
Et du Roi l'ordre dit : "Ne souffrez qu'aucun
homme
Ne passe, fut-il même le Prince
Ceci sur votre tête - oui, même si c'est mon
fils".

(La Lumière de l'Asie)

Mais le dharma fut le plus fort. Un jour, jour
tant redouté, par le vieux Roi, Siddharta décida de
sortir de son palais et de voir l'humanité. Les ser-
viteurs, consternés, rapportèrent ce désir au Roi.

"Oui dit le sage monarque, il est temps
qu'il la voie. Mais faites ordonner par les crieurs
publics que ma cité s'orne de façon qu'on ne ren-
contre aucun spectacle affligeant, qu'aucun aveugle
ou estropié, aucun malade, aucun homme chargé d'an-
nées, aucun lépreux, aucun infirme ne sorte". Malgré
ces précautions, le Prince en train d'admirer Kapi-
lavastou, rencontra un misérable déguenillé, hagard
et crasseux, qui sortit en chancelant du trou où il
se cachait, et se traîna au milieu de la route.
Siddharta demanda à Tchanna, son cocher : "Quel est
cet être qui ressemble à un homme, mais qui certai-
nement n'en a que l'apparence tant il est courbé,
misérable, horrible et effrayant? Le conducteur
du char répondit : "Prince charmant, ce n'est qu'un
homme âgé; il y a quelques quatre vingts ans, son
dos était droit, ses yeux clairs et son corps sain..."
Le Prince dit alors : Mais cela arrive-t-il à d'au-
tres hommes, ou à tous, ou bien est-il rare que
quelqu'un devienne comme celui-là? - Noble Seigneur,
répliqua Tchanna, toutes les personnes présentes
deviendront comme lui, si elles vivent aussi long-
temps." - "Mais, demanda le Prince, si je vis aussi

longtemps, serai-je ainsi, et si Yasôdhara vit quatre vingts ans, la vieillesse produira-t-elle sur elle les mêmes effets ? Et en sera-t-il de même pour Djânili, la petite Hasta, Gautami, Gounga et les autres ?" - "Oui, Seigneur, répondit le conducteur du char". Alors le Prince dit : "Tourne bride et ramène moi au palais ! J'ai vu ce que je ne pensais pas voir."

Ainsi Siddartha a-t-il découvert la vieillesse.

Quelque temps plus tard, le Prince sortit une seconde fois, puis une troisième. Et il découvrit successivement la maladie et la mort.

"Oh monde souffrant ! Oh Frères connus ou inconnus qui vous débattez dans les filets de la douleur et de la mort où la vie vous retient ! Je vois, je sens l'immensité de l'agonie de la terre, la vanité de ses joies, l'ironie de ses bonheurs, l'angoisse de ses peines; ses plaisirs aboutissent à la douleur, la jeunesse à la vieillesse, l'amour à la perte de l'objet aimé, la vie à la mort hâssable, et la mort à des existences inconnues qui ne font qu'assujettir de nouveau les hommes à leur roue pour les faire tourner dans le cercle des fausses délices et des souffrances réelles... Et cependant, il doit y avoir une aide pour eux et pour moi et tous ceux qui ont besoin de secours !"

C'en fut fait... Siddartha ne connut plus de repos. Il erra dans son palais, l'air absent, ne goûtant plus aucun plaisir. Personne, ni même la douce Yasôdhara ne put le sortir de ses pensées.

Un jour, la décision fut prise. La nuit venue, lorsque tous ses serviteurs, servantes, chanteuses, danseuses, et sa chère Yasôdhara dormaient, le Prince se leva, et après avoir jeté un regard plein de tendresse sur son épouse, il s'éloigna sans bruit. Il alla réveiller Tchanna et lui dit de préparer son cheval Kantala. La légende dit que les Dévas veillèrent sur tout afin que les sabots

du coursier ne fissent point de bruit, et que les trois portes du palais s'ouvrissent comme poussées par des centaines de bras invisibles et roulées sur des coussins silencieux. Ainsi Siddartha put-il s'échapper de sa prison dorée.

Parvenu à quelques lieux de son palais, Siddartha fit arrêter son cheval. Il ôta tous ses ornements princiers, et avec son sabre, coupa ses cheveux à la hauteur de la nuque, et remit tout cela à Tchanna en le priant de le rapporter au Roi, son père par la chair. Et il partit entreprendre sa quête, seul, dans la forêt.

Sa recherche fut ardue.

Il s'était adressé à un grand nombre d'ascètes qui s'adonnent à toutes sortes de mortifications ou à des ratiocinations métaphysiques. Mais lui, qui poursuivait un but unique - le remède à la souffrance humaine - ne trouvait en aucune de ces écoles la solution recherchée. Il s'en alla donc d'un groupe à un autre, chaque jour plus épuisé et plus déçu.

Six années passèrent. Six longues années pendant lesquelles le vieux Suddhōdana désespérait de retrouver son héritier, six années d'attente et d'inquiétude pour Yasōdhara qui avait mis au monde leur fils Rahula. Six années de désolation pour le peuple. Mais surtout six années d'austérités, de tribulations, de souffrance, de peine, de doutes, d'essais infructueux. Six années où l'ascète Gautama mortifiait son corps comme aucun ascète ne l'eût fait. Son beau corps de prince était devenu presque un squelette. Son souffle affaibli, ses yeux troublés, ses membres chancelants. Une lueur pourtant commençait à poindre, mais son corps était si faible, il allait mourir sans avoir accompli sa tâche.

Une danseuse légère passait par là, avec une troupe folâtre de jeunes gens chantant : "La corde trop tendue se brise, et la musique s'envole; la corde trop lâche est muette, et la musique se meurt; accorde pour nous la cithare, ni trop haut, ni trop

bas." Et l'ascète de se dire : "les fous donnent souvent des leçons aux sages; j'ai peut-être trop tendu la corde de la vie en voulant faire entendre l'harmonie qui sauvera les hommes; mes yeux sont troubles maintenant qu'ils voient la vérité, ma force est épuisée maintenant que j'en aurais le plus besoin. Puissè-je recevoir le secours qui m'est nécessaire, car sinon je mourrai, moi dont la vie était l'espoir de tous les hommes."

Alors il se baigna dans la rivière et accepta le repas que lui offrit une bonne paysanne. Il a rompu ses vœux d'austérité, il a trahi les traditions des ascètes. Il est renié par ses propres frères - "L'ascète Gautama se complait dans l'abondance".

Mais, ayant repris ses forces, il s'assit au pied de l'arbre Boddhi et se mit à méditer. Pé-nible méditation car Mâra, roi de l'illusion sentant proche la naissance d'un nouveau Maître du Jour, l'attaqua avec tous ses pouvoirs, biens, intérêts, plaisirs sensuels, égoïsme subtil,... Rien ne put le troubler. Et il atteignit les régions jamais atteintes par aucun homme, et il comprit la cause de la souffrance, le pourquoi des choses. Sublime méditation, qui le conduisit à l'illumination, qui fit de lui un Bouddha.

Nuit sublime où la nature vibre d'une joyeuse terreur et se sent soumise, l'étoile argentée scintille cette nouvelle aux fleurs nocturnes, le ruisseau frémit cette nouvelle pour les cailloux, les vagues de l'Océan la rugiront aux rochers ceinturés des brisants, les brises chargées de parfum la chanteront aux vallons, et les pins majestueux murmurent avec mystère : "Un Maître s'est élevé, un Maître du Jour (manvantara)."

Bouddha, - car désormais Siddhartha n'existait plus et celui qui habitait ce corps avait atteint le seuil du Nirvana - passa quelques semaines au pied de l'arbre Bô, puis s'en alla prêcher.

Les textes font état d'un moment d'hésitation. Le Bouddha se demandait s'il était bon que la Doctrine fût promulguée, car "l'Humanité est absorbée par les objets qui l'attachent et prend en eux délices et plaisirs". On a même imaginé une intervention du dieu Brahmâ Sahampati, pour décider le Bouddha à donner son Enseignement :

"Lève-toi, ô Victorieux ! Parcours le monde, ô chef des pèlerins (des êtres qui errent dans la ronde des naissances et des morts successives). Il y en a qui te comprendront."... Alors le Bouddha jeta sur le monde un regard souverainement clairvoyant. Il vit des êtres dont les yeux et l'esprit étaient à peine obscurcis par une légère poussière et d'autres dont les yeux étaient couverts d'une épaisse poussière. Il en vit dont l'esprit était obtus... De même que dans un étang de lotus nés dans l'eau, montant dans l'eau, les uns n'émergent pas de l'eau et fleurissent au fond, d'autres s'élèvent jusqu'à la surface de l'eau et d'autres émergent de l'eau et l'eau ne mouille pas leur fleur, de même le Bouddha, jetant les yeux sur le monde, aperçut des êtres dont l'esprit était pur de la fange terrestre, des êtres d'un esprit vif et d'autres d'un esprit obtus, des êtres d'un caractère noble et d'autres d'un caractère bas, de bons auditeurs et de mauvais auditeurs. Et quand il eut vu ces choses, il s'adressa à Brahmâ Sahampati, disant :

"Quelle soit ouverte à tous, la porte du Nirvana.
Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende !"

..

...

...

Donc Bouddha après l'illumination, se mit à enseigner la Loi.

"A qui enseignerai-je en premier la Doctrine ? Qui pourra rapidement la comprendre ?", un texte a mis ces paroles dans la bouche du Maître. Alors il pensa à Alâra Kâlâma, l'un de ses premiers maîtres. Mais il apprit que Alâra Kâlâma était mort depuis sept jours. Il pensa ensuite à Uddaka, le fils de Râma, mais celui-ci vient de quitter ce monde le soir précédent. Le Bouddha pensa alors : "Les cinq moines ont fait beaucoup pour moi

et m'ont assisté tandis que la lutte m'absorbait. Pourquoi n'enseignerais-je pas la Doctrine en premier aux cinq moines ?" Il apprit que les cinq moines habitaient à Varanasi dans le Parc aux Cerfs d'Isipatana. Il se mit alors en route pour les trouver.

Les cinq moines commencèrent par reprocher à l'ascète Gautama d'avoir renoncé à la lutte et de s'être tourné vers une vie d'abondance. Mais devant le rayonnement de Bouddha, sous ses regards pleins de grandeur et de douceur, ils comprirent qu'il avait atteint l'Illumination. Aussi se mirent-ils à l'écouter, et le sermon qu'il leur adressa fut le début de l'enseignement merveilleux que le Bouddha donna au monde. Ce premier sermon est appelé "La Mise en Mouvement de la Roue de la Loi" (Dhammacakkappavattana sutta). Cela se passa le quinzième jour de Vaishya (1), au milieu de l'après-midi, et cette nuit-là, il y eut pleine lune.

oo

ooo

ooo

DHAMMACAKKAPPAVATTANA SUTTA

Ainsi ai-je entendu. En ce temps-là, le Seigneur habitait à Bénarès, à Isipatana dans le parc aux cerfs. Là le Seigneur s'adressa aux cinq moines :

"Ces deux extrêmes, moines, ne doivent pas être pratiqués par celui qui a quitté le monde. Quels sont ces deux extrêmes ? Ce qui est conjoint avec les passions de la luxure, ce qui est bas, vulgaire, commun, dégradant et inutile, et ce qui est conjoint avec la torture-de-soi, douloureuse, dégradante et inutile. Evitant ces deux extrêmes, le Tathâgata a gagné l'illumination du Sentier du Milieu, qui produit la vue intérieure et la connaissance et tend au calme, à la plus haute connaissance, à Nirvâna.

"Et qu'est-ce, moines, que le Sentier du Milieu grâce auquel le Tathâgata a gagné l'illumination, qui produit la vue intérieure et la connaissance et tend au

(1) Vaishya : mois hindou qui correspond à la fin de mai et au commencement de juin.

calme, à la plus haute connaissance, à l'illumination, à Nirvâna ? C'est le noble Sentier Octuple, à savoir la vue juste, la pensée juste, la parole juste, l'action juste, les moyens d'existence justes, l'effort juste, l'attention juste, la concentration juste. Ceci, moines, est le Sentier du Milieu...

"Voici maintenant ce qu'est la noble vérité de la douleur : la naissance est douleur, la vieillesse est douleur, la maladie est douleur, la mort est douleur, le chagrin, les lamentations, la dépression et le désespoir sont douleurs. Le contact avec les choses déplaisantes est douleur, ne pas avoir ce que l'on désire est douleur.

"Voici maintenant ce qu'est la noble Vérité de la cause de la douleur : le désir qui tend à la renaissance combiné avec le plaisir et la luxure, trouver du plaisir ici et là, notamment désirer la passion, désirer l'existence, désirer la non-existence.

"Voici maintenant ce qu'est la noble Vérité de la cessation de la douleur, la cessation sans un reste de désir, l'abandon, l'oubli, la libération, le détachement.

"Voici ce qu'est maintenant la noble Vérité du Sentier qui conduit à la cessation de la douleur : c'est le noble Sentier Octuple, à savoir, la vue juste, la pensée juste, la parole juste, l'action juste, les moyens d'existence justes, l'effort juste, l'attention juste, la concentration juste

"Aussi longtemps que ma juste connaissance et ma vue intérieure, avec les trois sections et douze divisions n'ont pas été bien purifiées en ces quatre nobles Vérités, aussi longtemps, moines, dans le monde avec ses dieux, Mâra, Brahmâ, ses créatures avec les ascètes, les brahmanes, les dieux et les hommes, je n'avais pas atteint le sommet de la plus complète illumination, j'ai reconnu ceci. Et lorsque, moines, ma juste connaissance et ma vue intérieure, avec ses trois sections et ses douze divisions ont été bien purifiées en ces quatre nobles Vérités, alors, moines, ... j'atteignis le sommet de la complète illumination. Ceci je l'ai reconnu. La connaissance se leva en moi, la vue intérieure se fit que la libération de mon mental est inébranlable : ceci

est ma dernière existence; maintenant il n'y a plus de naissance."

oo

ooo

ooo

Or parmi les moines, Kaudinya le premier, acquit les quatre nobles Vérités et entra dans le Sentier; et après lui, Bradraka, Asvadjit, Basava, Mahadâna; puis dans le parc au cerfs, le Prince Yasad et cinquante-quatre gentilshommes, assis aux pieds du Bouddha, ayant entendu la parole bénie du Maître, l'adorèrent et le suivirent; car la paix et la science de l'ère nouvelle ouverte aux hommes naissaient dans les coeurs de tous ceux qui l'écoutaient, comme les fleurs et la verdure poussent quand l'eau jaillit dans une plaine sablonneuse.

Ces soixante disciples furent ensuite envoyés par le Seigneur pour enseigner le Chemin, après qu'ils eurent appris à se dominer et qu'ils furent délivrés de leurs passions. Quant au Bouddha, il se rendit vers le Sud, à Yashti, puis dans le royaume de Bimbisara, où il enseigna la Loi au roi et au peuple, dans le Jardin des Bambous. Ce fut là qu'il fut trouvé par les messagers du Roi Suddhodana et de Yasôdhara, le priant de revenir à Kapilavastou. "Certes j'irai ! C'est mon devoir comme c'était ma volonté; que personne n'omette de révéler ceux qui lui ont prêté la vie d'où lui vient le moyen de ne plus vivre et de ne plus mourir, mais d'arriver sain et sauf au Nirvâna béni, si on observe la loi, si on se délivre de ses torts passés, sans en ajouter de nouveaux et si on atteint l'amour parfait et la charité qui inspire l'amour. Dites au Roi et à la Princesse que je me mets en route pour aller les trouver."

Vous pouvez imaginer l'allégresse dans laquelle tout Kapilavastou accueillit cette nouvelle. Et lorsque les rumeurs grandissantes annoncèrent l'arrivée du Bouddha aux portes de la ville, Yasôdhara se fit transporter dans sa litière à sa rencontre. Il advint de la sorte qu'elle regarda un homme approchant à pas lents, dont la tête était rasée de près, qui portait un vêtement jaune sur les épaules, autour des reins la robe des ermites, et qui tenait dans sa main une écuelle en forme de courge qu'il tendait un instant à la porte de chaque hutte, recevant l'aumône avec d'aimables remerciements, et continuant son chemin sans un reproche quand on ne lui donnait rien.

Deux hommes le suivaient, vêtus de la robe jaune, mais celui qui portait l'écuelle semblait si majestueux, si respectable, répandait sur son passage une impression si imposante et séduisait à un tel point tout le monde avec ses doux yeux, qu'en lui tendant leurs aumônes, les donateurs le regardaient avec respect et quelques uns se prosternaient en adoration... Mais quand il s'approcha de son pas lent, soudain la porte de soie se souleva et Yasôdhara, sans voile, se dressa sur son chemin en criant : "Siddartha ! Seigneur !" les yeux brillants et les mains jointes, puis tomba en sanglotant à ses pieds et y demeura

(Plus tard, quelqu'un pria le Bouddha de lui dire pourquoi, ayant fait vœu de renoncer à toute passion humaine, il avait supporté, de ces mains douces comme une fleur, cet embrassement, et le Maître lui répondit : "Le plus grand est sujet à l'amour comme le plus petit, bien qu'il s'élève à des hauteurs plus sereines. Prenez garde qu'aucune âme délivrée des liens ne blesse les âmes encore attachées, par l'ostentation de sa liberté. Vous êtes d'autant plus libres que votre liberté a été acquise par la patience et les doux procédés de la sagesse..." Ainsi par sa tendresse et sa douceur, amena-t-il Yasôdhara et son fils Rahula au Sentier.)

Mais quand le Roi apprit que Siddartha était arrivé, rasé, couvert du vêtement lugubre des mendiants, et tendant une écuelle pour recueillir les restes de la nourriture des gens de basse caste, il entra dans une grande colère, enfourcha son cheval et arriva en trombe devant Bouddha, dans la consternation de ses sujets.

Cependant la colère du Roi tomba lorsque Bouddha fixa ses yeux pleins de douceur et de respect sur les sourcils froncés de son père, puis les baissa, et s'agenouilla devant lui avec une fière humilité. Car il fut attendri de voir le Prince, de le comprendre, de remarquer la gloire céleste qui couronnait son front et cette majesté qui faisait marcher tous les hommes sur ses traces, dans un silence respectueux.

Néanmoins, le Roi dit : "Se peut-il que le grand Siddartha rentre furtivement dans son royaume, vêtu de haillons rasés, portant des sandales, et mendiant sa nourriture... ! Fils, pourquoi cela ?" "Mon père, répondit Bouddha, c'est la coutume de ma race." "Ta race, répliqua le Roi, compte cent trônes depuis Maha Sammât, mais pas une action comme celle-là."

"Je ne parle pas de ma lignée mortelle, dit le Maître, mais de la descendance invisible des Bouddhas passés et futurs..." Puis, il prit la main royale et continuant sa route à travers les rues et le peuple silencieux, ayant le Roi et la Princesse à ses côtés, il leur expliqua la Loi... Ils arrivèrent ainsi à l'entrée du palais, le front déridé, buvant les paroles bienfaisantes et tenant à la main l'écuelle du Bouddha, tandis qu'une lumière nouvelle éclairait les yeux charmants de la douce Yasôdhara et séchait ses pleurs; et cette nuit là, ils entrèrent dans la Voie de la Paix.

oo

ooo

ooo

Une quarantaine d'années passèrent ainsi, où le Bouddha alla partout, répandant la bonne parole. Ayant accompli sa Tâche Sublime, à la fin de cette vie si bien remplie, Sa dernière en tant qu'humain, il s'arrêta, bien affaibli de corps dans le bosquet de Salas près de Kousinara. Il s'étendit entre deux arbres jumeaux, entouré de ses plus proches disciples, Ananda et d'autres. Une foule l'entourait, émue, triste. Alors le Maître leur dit : "Ne vous désolerez pas mes amis, et ne pensez pas : la bouche du Maître est devenue muette, nous n'avons plus de guide. La doctrine que je vous ai annoncée, et les préceptes d'une vie sans taches, tels seront vos guides quand je ne serai plus."

Et au milieu du Silence Solennel de la nuit, retentit par trois fois l'appel du Maître : "Si vous avez quelque doute sur le Bouddha, le Dhamma et le Sangha, frères, faites-les connaître, je les éclaircirai". Et comme personne ne répondit, le Sublime se dressa par un suprême effort sur sa couche, bénit ses disciples et d'une voix expirante : "Je puis donc mourir en paix, mes disciples bien-aimés. Souvenez-vous toujours de ce que je vous ai dit : tout ce qui naît doit mourir. Faites de bonnes oeuvres, et vous arriverez à la délivrance." Puis son corps expira. Le Bouddha entra dans le Paranirvana, cet état d'où l'on ne revient plus, jamais plus. Ceci se passait à la troisième veille de la nuit où la Lune de Wésak était pleine, il y a 2500 ans.

PHAN CHON TON